Monia Mazigh

Histoire d'un voile

Gamine, je devais avoir sept ou huit ans, j'accompagnais souvent mon père à la mosquée lors de la prière du vendredi. C'est une prière obligatoire pour les hommes musulmans mais les femmes avaient le choix d'y aller ou non. Je restais à côté de mon père dans la section réservée aux hommes. Mais avec les années qui passaient, je ne me sentais plus à l'aise, il devenait évident que j'étais la seule fille au milieu d'une marée d'hommes. Un peu plus tard, je commençais à prendre avec moi dans un petit sac, un foulard et une longue robe que j'enfilais rapidement l'air un peu gêné, au dessus de mes jeans, une fois que le muezzin lançait son appel à la prière invitant les fidèles à se lever pour prier. Et puis un jour, sans que personne ne me pousse à le faire, je suis allée m'asseoir dans la section des femmes. J'aimais écouter le sermon de l'imam, l'entendre lire lentement les versets de Coran, rêver sur ses mots à la fois doux et puissants. Mais ce que j'adorais le plus, c'était le sentiment de paix intérieur qui m'enveloppait à chaque fois que je rentrais dans une mosquée. Le plafond en voûte, les rayons de soleil filtrés qui se miroitaient sur les grands lustres qui pendaient comme des bouquets de fleurs géants, la fraîcheur dégagée par l'endroit qui contrastait souvent avec la chaleur suffocante de dehors. Le doux cliquetis des chapelets égrenés qui fondaient dans le silence des prières. La mosquée était pour moi un véritable havre de paix.

Un jour, je devais avoir 13 ans, en rentrant de la prière, j'ai déclaré à ma mère avec tout le sérieux que l'adolescente que j'étais essayer d'arborer: « désormais je veux porter le voile ! ». A l'époque, ma mère ne le portait pas. Mon père, musulman pratiquant avec des idées libérales, ne m'en jamais parlé. Personne dans mon entourage ne portait un foulard sur la tête, pas même ma grand-mère qui lisait religieusement chaque jour le journal francophone « La presse » en pouffant sa cigarette. Aucune de mes amies ne le portait. Les fêtes de mariage, occasion sociales par excellence en Tunisie, étaient mixtes, femmes et hommes se levaient et dansaient sur les rythmes de musiques andalouse, berbère ou orientale.

Seules, quelques vieilles dames tenaient à leur « sifsari ». Un voile intégral d'une couleur tirant sur le blanc cassé, en polyester ou en soie naturelle, selon le statut social, qui cachait tout le corps comme un grand drap et que plusieurs femmes d'ailleurs portaient uniquement pour leurs déplacements extérieurs. Une fois arrivées à leurs destinations, elles affichaient sans gêne, leur belle chevelure teintée ou grisonnante devant hommes et femmes confondus.

C'était le début des années 80 en Tunisie, le pays ne regorgeait pas encore de chaînes de télévisions satellitaires du pays du golf qui diffusent à longueur de journée des émissions religieuses faisant peur aux femmes « dévoilées », les menaçant des flammes rouges de la jehène ou incitant les hommes à se faire pousser une longue barbe. Tout comme la plupart de mes compatriotes, je regardais la « Rai Uno », chaîne italienne, captée par notre vieille antenne, qui tournait au gré des vents comme une girouette en détresse, déposée sur le toit de notre maison, en essayant de comprendre tant bien que mal l'italien ou alors en dévorant des yeux les quelques émissions françaises comme « Dimanche Martin » ou « les Dossiers de l'écran » que la chaîne nationale voulait bien nous transmettre à l'occasion. A l'école, nous étudions les textes français de Jules Renard, de Saint-Exupéry et d'autres auteurs français. On se moquait de l'allure parfois démodée parfois loufoque de nos professeurs d'arabe et surtout de ceux qui nous enseignaient les cours d'éducation religieuse, l'air pédant, se prenant trop au sérieux pour un cours avec un coefficient de 0.5.

Le modèle de femmes qui j'avais devant les yeux était celui de femmes habillées à l'européenne, sans foulard, les cheveux en l'air, qui ont étudié généralement en France et qui sont revenues en Tunisie pour pratiquer la médecine, devenir avocate ou chef d'entreprise.

Ma mère était abasourdie par mes pensées plutôt bizarres. Sans perdre son calme, elle m'a regardé dans les yeux en me disant : « ne portes pas le voile, tu es trop jeune ! Tu dois être sûre de ton choix. Je ne veux pas qu'un jour tu le regrettes. Ce n'est pas un jeu d'enfant ! »

J'étais très déçue par cette réponse, car ma mère insinuait qu'à mon âge je n'étais pas capable de prendre des décisions et de les assumer (sûrement vrai). Était-ce un caprice d'adolescente, ou une conviction profonde ? Je ne le saurais dire mais ce dont j'étais sûre c'est que j'ai vite oublié ma décision. Mon enthousiasme s'est précipitamment fondu comme un glaçon au soleil. Je continuais à porter mes pantalons et je ne ratais pas une occasion pour aller me baigner en maillot et me bronzer sur les plages dorées méditerranéennes tout en allant sporadiquement avec mon père aux prières de vendredi. Avec les années, mon désir d'adolescence pour le voile s'est tiédi tout comme le rythme de mes visites à la mosquée. Néanmoins, le débat à l'intérieur de moi n'a jamais cessé.

Il a fallu encore sept années, pour que ma décision mûrisse, et pour que je décide de porter le voile. Ce jour-là, mes parents ne m'ont rien dit. Pas un commentaire, aucune remarque d'approbation ou de rejet. C'était comme si ils s'y attendaient, il n'y avait rien de spectaculaire. La vie continuait.

Mais le choc vint de l'extérieur. La Tunisie a changé. C'était le début des années 90. Il y avait de plus en plus de jeunes filles qui portaient le voile. Pour certains, c'est devenu un symbole politique : « le drapeau des intégristes » et pour

d'autres un symbole d'oppression. Les filles voilées étaient méprisées dans les milieux bourgeois à qui j'appartenais, elles étaient souvent considérées comme des paysannes sans éducation, des filles faussement modestes à la recherche d'un beau parti qui tardait à pointer du nez, ou alors des militantes radicales à l'esprit obtus. Je ne faisais partie d'aucun de ses groupes (même si je ne suis pas d'avis avec ces préjugés répandus). Néanmoins, en m'habillant de la sorte, je devins « la fille voilée », un point c'est tout. Je sortais d'un troupeau pour me joindre à un autre.

Cette année coïncidait avec l'année où je suis venue au Canada. Quand j'ai fait l'entrevue d'immigration quelques mois auparavant, je ne portais pas encore le voile. Mais pour une raison inconnue, l'agente d'immigration à l'ambassade du Canada en Tunisie a insisté pour que je sache qu'au Canada, les femmes allaient dans les cafés (elle avait sûrement en tête un Tim Hortons). Je lui ai poliment sourit mais au fond de moi, j'étais surprise par ses mots. Car ce qu'elle ne soupçonnait pas c'est que je suis allée à maintes reprises au café avec mes copains et ma famille. Combien de fois, sommes-nous nous assis bruyamment dans le café bleu et blanc du célèbre village pittoresque de Sidi-Bou-Said, mes amis et moi, pour siroter un thé vert à la menthe et sécher un cours de comptabilité la première semaine d'étude après la fin des examens d'hiver. Combien de fois suis-je allée avec mon père, ma mère et mon frère, la baignade terminée, boire une bouteille d'« Appla », une boisson pétillante au goût de pomme verte, dans un café de La Marsa. Vraisemblablement, l'agente d'immigration faisait fausse route. Non seulement, elle ne connaissait pas bien la vie sociale des Tunisois, mais en tentant de vouloir me sauver de cette société d'hommes, elle est tombée dans le piège de la supériorité culturelle. En réalité elle ne comprenait pas pourquoi je voulais immigrer au Canada. Je ne fuyais pas une société qui opprimait les femmes en leur interdisant d'aller boire un café aux côtés des hommes, mais je voulais sortir d'un pays qui réprimait ses citoyens pour leur conviction idéologique, politique et religieuse. Je fuyais l'injustice dans toutes ces formes et facettes. La créativité ne pouvait pas s'épanouir sous une dictature. Je ne voulais plus être jugée pour mon apparence mais jugée pour mes compétences. A l'époque on m'avait dit que le Canada était un pays de liberté. Ce grand pays qui se tenait les bras grands ouverts pour accueillir les immigrants de toutes les races et de toutes les couleurs. Je ne me rappelais pas qui me l'avait dit, peut-être l'ai-je lu quelque part, dans les Reader's Digest que mon frère (déjà établi au Canada) me ramenait lors de ces visites. Mais peu importe, c'est ce que je retenais et ce dont j'étais convaincue.

Au Canada, au début des années 90, le sujet du voile n'était pas à la mode, comme il l'est de nos jours. Dans les rues de Montréal, on ne voyait que rarement des femmes voilées. Souvent, elles étaient presque invisibles. A l'université où

j'étudiais, j'étais presque la seule à le porter. Mon passage suscitait parfois de la curiosité et parfois des regards furtifs. Très rarement du mépris.

Mes visites à la mosquée me manquaient ou plutôt le sentiment qui y était rattaché. La sérénité et la paix. Ici, au Canada, la mosquée est vue comme un lieu de prière mais aussi un lieu d'attachement culturel pour plusieurs communautés. Des familles entières y viennent pour se voir, se parler ou étudier le Coran. L'architecture de ces lieux n'a rien d'extravagant et encore moins d'attrayant. La plupart du temps, il s'agit de sous-sols ou de vieilles bâtisses aménagés en grandes salles de prières avec des vieilles moquettes râpées. C'est un nouveau concept de la mosquée, inspiré par le contexte de l'immigration et de la situation minoritaire des musulmans.

Les événements du 11 septembre 2001 ont chambardé nos vies. Ils ont changé nos regards sur nous mêmes et sur les autres. Désormais, les musulmans sont scrutés à la loupe et encore plus les femmes musulmanes qui portent le voile.

Je ne suis plus la petite fille qui suivait son père à la mosquée dans la section des hommes. Des années et des kilomètres me séparent de la jeune fille qui a un faible pour les mosquées dans leur architecte mais aussi comme lieu de méditation et de réflexion spirituelle. Dans un monde où le corps de la femme est caché, exhibé, dénudé, violenté, acheté et vendu, on ne parle plus de religion mais plutôt de rites ou de symboles religieux. On ne parle plus de choix mais plutôt d'influence. Dans un monde où la mondialisation s'est emparée des esprits et des opinions, il n'y a plus d'espace pour la Femme pour s'épanouir comme un être vivant libre sans être jugée. Que me reste-t-il ? La poésie et le rêve, peut-être !